

Par Pierre Murat

En 1910, Henri-Georges Clouzot a 3 ans. Ses parents l'amènent, tout attendris, devant un bébé vagissant : « Regarde, c'est ton frère, Jean Clouzot. » Furieux, le gamin s'insurge : « Ah non, Clouzot, c'est moi ! » Bien plus tard, il forcera Jean, devenu scénariste doué et collaborateur fidèle, à adopter un pseudonyme. Et c'est lui qui le choisira : Jérôme Géronimi (le nom de sa belle-sœur)... Toutes sa vie, Henri-Georges aura rêvé d'être le seul. L'unique.

C'est dire si l'hommage qu'on lui rend cet automne l'aurait ravi. Mais sûrement pas étonné. Car la célébrité, il l'a connue dès le début des années 1950. Chacun de ses films, alors, est un événement médiatique. Et les récompenses pleuvent : prix de la mise en scène à Venise pour *Quai des Orfèvres* (1947), puis Lion d'or, en 1949, pour *Manon*. Grand Prix du Festival de Cannes (la Palme d'or n'existe pas encore) et Ours d'or à Berlin pour *Le Salaire de la peur* (1953). Golden Globe en 1961 à Hollywood pour *La Vérité*. Avant Alfred Hitchcock (qui l'imitera pour *Psychose*, en 1960), il fait interdire l'entrée des spectateurs dans les salles – à l'époque, on peut y entrer à tout moment – lorsque commence le générique des *Diaboliques* (1955). Coup de pub génial...

Il se veut fort, puissant, invincible. L'inverse du jeune homme fragile qu'il a été : atteint de pleurésie purulente, il est contraint, après des débuts prometteurs (comme parolier, dramaturge et scénariste) de s'exiler, en 1934, dans un sanatorium. Il y restera quatre ans. Quatre ans d'angoisse, de colère et de désespoir, qui lui laisseront à tout jamais « un goût de mort dans la bouche ». C'est là qu'il s'éloigne définitivement de cette mère, insatisfaite et dépressive, qui le tue par son « besoin constant d'effusions et d'attendrissement mutuel ». Il en est sûr, désormais : la sensibilité n'est que de la sensiblerie cachée. Dans cette solitude forcée s'épanouit, aussi, l'image de la femme : un être insaisissable, source, pour l'homme, de tourments insensés et de désirs ina-

vouables. Les jaloux (comme Bernard Blier dans *Quai des Orfèvres*) et les érotomanes (Laurent Terzieff dans *La Prisonnière*) peupleront des films sombres qui, au fil du temps, s'assombriront de plus en plus.

Mais est-ce de sa faute s'il a, sous les yeux, un univers où les gens se dénoncent à qui mieux mieux (comme dans *Le Corbeau*), où la réalité verse dans l'absurde absolu (ce qu'il démontrera dans *Les Espions*), où la justice est un leurre (comme le prouvera *La Vérité*), où le sexe, loin de toute sensualité, devient un jeu sadomaso (qu'on retrouvera dans *Manon*, *L'Enfer* et *La Prisonnière*) ? « La perversion, dit le cinéaste, nous l'avons tous dans notre cœur. Seulement, on préfère ne pas le savoir. On ferme les yeux et on enfouit tout ça si profondément dans notre subconscient qu'on finit par se persuader qu'on est net. Mais non : on ne l'est pas... »

Comment affronter un monde décevant ? En le réduisant. En le dominant. En le maîtrisant. Sur ses tournages, Henri-Georges Clouzot voudra régner seul après Dieu – ce Dieu qui le trouble dans ses moments d'angoisse, mais qu'il nie le reste du temps. Il regarde, observe, contrôle tout. Il colle à la vérité pour mieux la plier à son désir. Pour *Quai des Orfèvres*, il passe quatre mois auprès des flics du 36 qui n'en reviennent pas de le voir noter aussi scrupuleusement leurs paroles et leurs gestes... Pour le décor des *Espions*, en 1957, il reconstitue minutieusement le sanatorium où il a perdu quatre ans de sa vie. Les couloirs de l'internat des *Diaboliques*, eux, s'inspirent davantage des romans anglais qu'il affectionne : Louis Jouvét, le premier, a relevé la parenté du cinéaste avec Charles Dickens...

Les acteurs, il les veut justes. Vrais. Et aux ordres. Pour *Les Espions*, au lieu d'engager Bernard Blier, qui en rêve, il choisit, rien que pour se prouver qu'il avait raison, une célébrité du music-hall, Gérard Séty, dans le rôle d'un médecin psy dont l'établissement délabré accueille de rares malades mentaux. Mal lui en prend : totalement paralysé »

Sur ses tournages, il voulait tout contrôler, que tout soit parfait. Au point de passer pour un tyran... Du Corbeau à La Vérité, Henri-Georges Clouzot laisse une œuvre en clair-obscur. Hantée par la perversion, mais peuplée de personnages lumineux.

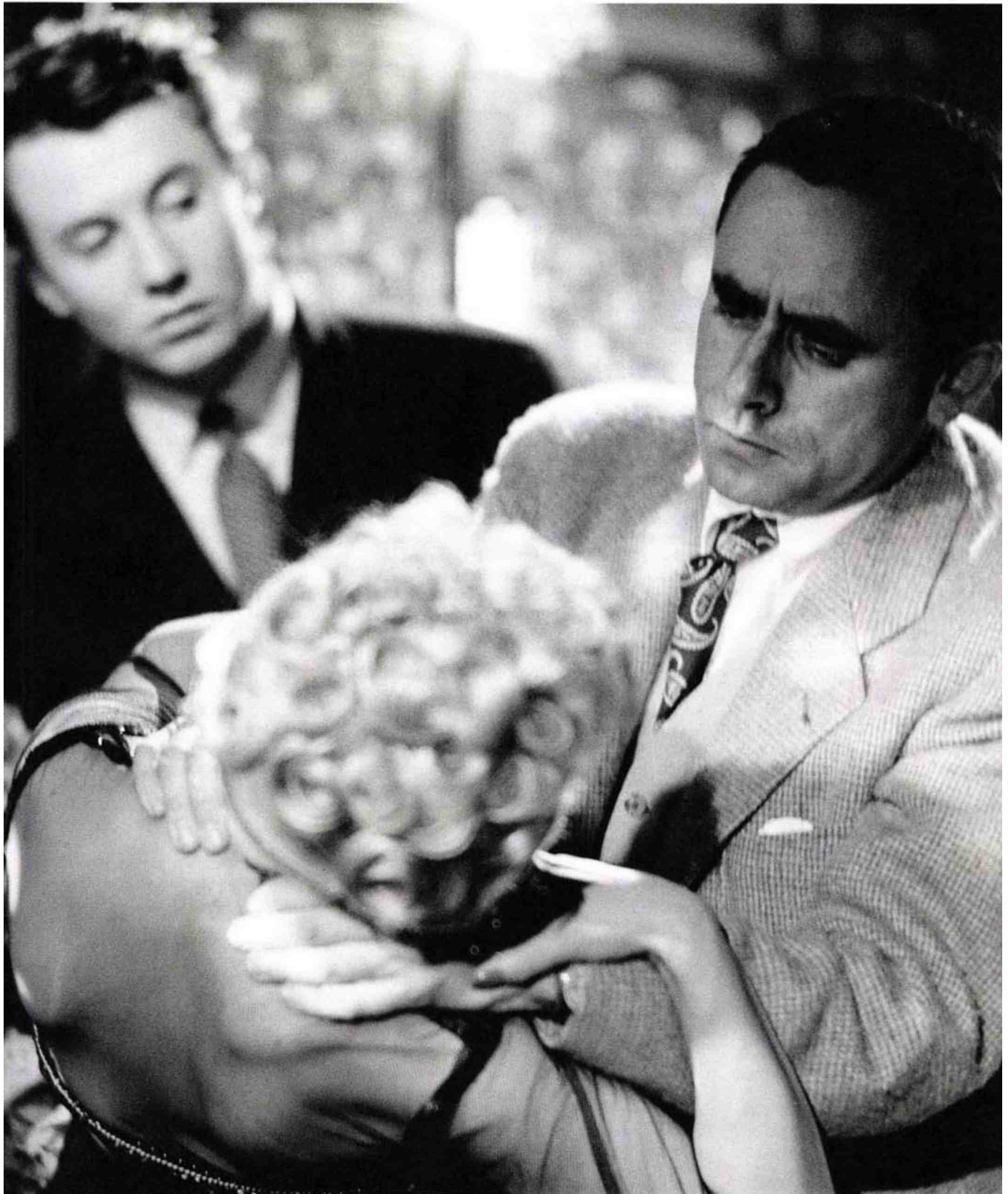
« CLOUZOT, C'EST MOI ! »

MINISTÈRE DE LA CULTURE - MÉDIATHÈQUE DU PATRIMOINE, DIST. RMN-GRAND PALAIS/SAM LEVIN



LE MAÎTRE DU FILM NOIR À LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE

CINÉMA





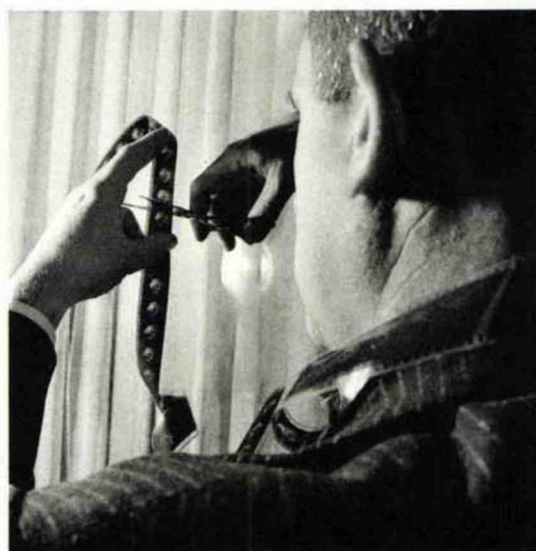
Page précédente, Henri-Georges Clouzot dirige d'une main de fer Michel Auclair et Cécile Aubry sur le tournage de *Manon*, en 1948. Ci-contre, le cinéaste sur le montage du *Mystère Picasso*, en 1955.

» par le trac, l'apprenti comédien anonne, bafouille. Clouzot l'engueule, le tyrannise et finit par le saouler au whisky. « Quand on dirige un comédien, explique-t-il, il faut le mettre dans un certain état nerveux. Au bout de six ou sept prises, il perd son naturel. Alors, il faut l'aider... par n'importe quel moyen ! » « Clouzot, dit le cinéaste Xavier Giannoli, part du principe qu'on ne peut exprimer plus qu'on ne ressent. Si on veut capter la souffrance d'un acteur, il faut le faire souffrir. » Alors Clouzot giffe Suzy Delair pour *L'assassin habite au 21*, qui en rit. Cécile Aubry pour *Manon*, qui en pleure. Il bouscule Simone Renant pour *Quai des Orfèvres*, parce qu'elle ne parvient pas à exhale par le nez la fumée d'une cigarette. Pour *La Vérité*, il envoie un aller-retour à Brigitte Bardot qui le lui rend, ce qui l'effare tant qu'il lui piétine le pied de rage, comme un petit garçon contrarié. Mais c'est Véra Clouzot, son épouse – piètre comédienne dont il veut faire une star –, qu'il sadise le plus. Il la sait souffrir d'une maladie cardiaque, dont elle mourra, dans la réalité, en décembre 1960. Dans *Les Diaboliques*, le cœur fragile du personnage devient le ressort même de l'intrigue : un jeu mal-

sain dont le spectateur devient le complice involontaire. Lorsque le personnage interprété par son épouse s'effondre, le cinéaste semble filmer, avec quelques années d'avance, la mort en direct du seul être qu'il aura passionnément aimé. On est à la frontière de l'insoutenable et du grandiose...

Il aura été aussi détesté que célébré. On a tout reproché à Henri-Georges Clouzot. D'avoir travaillé, durant l'Occupation, à la Continental, cette firme allemande qui produit de nombreux films français. D'avoir surtout réalisé, en 1943, *Le Corbeau*, un chef-d'œuvre, mais rejeté à la fois par les Allemands, les collabos et les résistants : le critique communiste Georges Sadoul, en plein délire, y sent même des relents de *Mein Kampf* !... Des années plus tard, les jeunes gens de la Nouvelle Vague – François Truffaut en tête – en feront le cinéaste sclérosé par excellence, l'ennemi numéro un du cinéma qu'ils souhaitent imposer. Ain si, dans son *Encyclopédie*, le réalisateur Paul Vecchiali note que, dans *Les Diaboliques*, « tout est raté ». La mise en scène de *La Vérité* lui paraît « faite de lourdeurs et de vulgarités ». « On revoit l'œuvre dans son ensemble, ajoute-t-il, et sa roublardise saute aux yeux. »

Mais le plus grand détracteur de Clouzot aura toujours été Clouzot lui-même. A jamais insatisfait (« Pourquoi ce doute, toujours ? », note-t-il dans ses carnets), il ne tourne le film suivant que pour racheter le précédent. Au point de se remettre constamment en question. Ce fan des studios s'en va tourner, en extérieur, *Manon* et *Le Salaire de la peur*. Cet amoureux d'intri-



gues bien ficelées réalise, tel un surréaliste militant, *Les Espions* – condamné par la célèbre formule d'Henri Jeanson : « Clouzot a fait Kafka dans sa culotte » –, dont on découvre, de plus en plus, l'audace, l'invention et la modernité. Sincère, aussi, son goût pour la peinture (dans *Le Mystère Picasso*, il montre, d'ailleurs, magnifiquement l'artiste au travail). Et sa passion pour l'art cinétique, même si, hélas, c'est en amoureux maladroite qu'il l'intègre à son univers, que ce soit dans son *Enfer* inachevé (1964) ou dans *La Prisonnière* (1968), qui frôle carrément le ridicule...

Il aura peu tourné, en définitive. Comme Stanley Kubrick, un peu plus tard. Avec le désir, à chaque fois, comme ce dernier, de réussir le film parfait qui justifie à lui seul le passage de l'artiste sur Terre. En cultivant jusqu'au bout sinon son mystère, du moins un sacré paradoxe. D'un côté, une œuvre dure, orgueilleuse, où l'humanité souffrante semble vouée à la vacuité éternelle. De l'autre, quelques (rares) films où il peint des silhouettes lumineuses : le mari jaloux de *Quai des Orfèvres* (Bliez donc) qui remonte à contre-courant une foule indifférente à son angoisse. Et, dans le même film, ce chauffeur de taxi vieillissant (Pierre Larquey), pris de panique à l'idée qu'un policier lui retire le permis qui le fait vivre...

Qui était Clouzot ? Le réalisateur sadique qui giflait ses actrices ? Ou le moraliste généreux qui célébrait des exclues ? Rien que des femmes. Dans *Le Corbeau*, par exemple, Denise la boîteuse (Ginette Leclerc), qu'il rend d'autant plus pure et désirable qu'elle symbolise tout ce que les bien-pensants détestent. Ou, dans *La Vérité*, Brigitte Bardot, quand elle hurle à ceux qui prétendent la condamner : « Vous êtes là, déguisés, ridicules ! Vous voulez juger, mais vous n'avez jamais vécu, jamais aimé. C'est pour ça que vous me détestez. Vous êtes tous morts. Morts... » Dans *Quai des Orfèvres*, il observe tendrement – c'est rare à l'époque – une homosexuelle (Simone Renant). Et fait dire à Louis Jouvet : « Je vous aime bien, mademoiselle Dora. Parce que vous êtes un type dans mon genre : vous n'aurez jamais de chance avec les femmes. » Et qui montre, dans la France de l'immédiat après-guerre, partant pour un réveillon de Noël, un flic las et désabusé et un petit métier qui l'appelle « papa » ?... Pour le coup, Henri-Georges Clouzot est bien le seul. L'unique ●

À VOIR

Le Mystère Clouzot,

Exposition à la Cinémathèque française, 51, rue de Bercy, Paris 12^e, jusqu'au 29 juillet 2018, complétée par une rétrospective intégrale, jusqu'au 26 novembre.

Le Mystère Clouzot,

sous la direction de Noël Herpe, catalogue de l'exposition de la Cinémathèque française, éd. Lienart/Cinémathèque française, 216 p., 29 €. Reprises de tous les longs métrages en salles, dans des versions restaurées.

Clouzot. L'essentiel,

Tous ses films sauf *La Vérité* en coffret 13 DVD chez Studio Canal, *Le Corbeau*, *Quai des Orfèvres* et *La Prisonnière* sont également disponibles en Blu-ray chez Studio Canal.

Clouzot avant Clouzot,

les films scénarisés par le cinéaste à ses débuts et ses premières réalisations en coffret 6 DVD chez Lobster Films.

Le Salaire de la peur,

édition collector Héritage DVD/Blu-ray chez TF1 Vidéo.

Les Diaboliques, édition collector Héritage DVD/Blu-ray chez TF1 Vidéo.

Miquette et sa mère,

Edition collector DVD/Blu-ray chez Pathé **Manon,** 1 DVD aux éditions Montparnasse.

À LIRE

Les Métamorphoses d'Henri-Georges Clouzot, de Chloé Folens, éd. Vendémiaire, 304 p. (plus 32 p. d'illustrations), 25 €.